

Zeitschrift:	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	35 (1902)
Heft:	2
Artikel:	La dernière phase de la pensée religieuse de J.-J. Rousseau : ou son Fragment allégorique sur la Révélation
Autor:	Thomas, Louis
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-379725

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA DERNIÈRE PHASE DE LA PENSÉE RELIGIEUSE

de J.-J. Rousseau

OU

son Fragment allégorique sur la Révélation¹

PAR

LOUIS THOMAS

PREMIER CHAPITRE

Vue d'ensemble et texte de l'Allégorie.

C'est au milieu du siècle qui vient de finir que le public a eu connaissance d'une œuvre très importante de Rousseau. Elle fut d'abord communiquée par M^{me} Streckeisen-Moultou à M. Gaberel, qui en fit connaître les parties les plus essentielles dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences morales et politiques de France en juillet 1858, puis dans son petit livre sur *Rousseau et les Genevois*. En 1861, M. G. Streckeisen-Moultou publia en entier le document lui-même dans un volume intitulé : *Œuvres et correspondance inédites de J.-J. Rousseau* ; et aux diverses interprétations qui en avaient été données par Gaberel, Prévost-Paradol, A. Sayous, s'ajoutèrent de nouvelles, dues à G. Streckeisen, Sainte-Beuve, Saint-

¹ Cette étude est extraite d'un ouvrage inédit qui pourrait être intitulé *Souvenirs de J.-J. Rousseau et de plusieurs autres*, et dont un premier fragment a paru l'an dernier dans le *Journal de Genève* sous ce titre : *Grange-Canal et J.-J. Rousseau*. Il en a été tiré à part quelques exemplaires.

René Taillandier et Ernest Naville. La plus importante des questions discutées est celle-ci : Le manuscrit de Rousseau indique-t-il, oui ou non, un dernier progrès de sa pensée religieuse ? Ernest Naville, qui a fait une étude très complète et très approfondie, bien que sommaire, du sujet et qui l'a insérée dans le *Chrétien évangélique* de 1862¹, se prononce pour l'affirmative, de même que Gaberel et G. Streckeisen ; et, ce me semble, ils ont raison.

Quelques mots d'abord sur le matériel du document, surtout d'après l'article d'Ernest Naville. Deux mois avant sa mort et dans la prévision de sa fin prochaine, Rousseau avait déposé quelques-uns de ses manuscrits entre les mains de Paul Moulou, et l'on a de bonnes raisons pour penser que ce dépôt s'enrichit très probablement de pièces provenant d'une autre origine².

Le manuscrit de l'*Allégorie*, qu'on peut consulter à la Bibliothèque publique de Genève³, se compose de sept pages de l'écriture bien connue de Rousseau et a dû être écrit à deux reprises. Malgré quelques corrections, la première partie en est nette et offre les caractères d'une copie, d'une première copie. La seconde partie est d'une écriture sensiblement plus fine, les lignes en sont plus serrées, et elle est chargée de ratures et de corrections, surtout vers la fin. Elle a l'apparence d'un vrai brouillon, mais d'un

¹ Voir aussi dans la *Bibliothèque universelle* de 1862 les deux articles publiés par M. Ern. Naville à propos du volume de M. Streckeisen.

² « Après la mort de Rousseau, Moulou venant de Genève, et le marquis de Girardin arrivant d'Ermenonville avec d'autres papiers de Rousseau, se rendirent l'un et l'autre chez du Peyrou à Neuchâtel. Là on fit un choix en vue de l'édition qui parut à Genève en 1782, et il est certain que les manuscrits ne retournèrent pas tous aux mains de leurs premiers détenteurs, puisque les lettres de Rousseau à Moulou sont encore à Neuchâtel. » (Ern. Naville.) Voir aussi dans notre page suivante les lignes où Guillaume Moulou parle des « chiffons de papier » ou « fragments, » qui étaient en sa possession et où « Rousseau jetait ses premières idées. » L'*Allégorie* était un de ces fragments.

³ En 1882, un legs de M^{me} Streckeisen lui a transmis tous les manuscrits de Rousseau qui étaient en sa possession. Voir dans le supplément du *Journal de Genève* du 14 avril 1882 une notice d'Eug. Ritter sur les manuscrits de Rousseau provenant de ce legs et sur ceux qui se trouvaient déjà dans la Bibliothèque.

brouillon corrigé, où l'auteur peut seul se reconnaître facilement. Il n'y a, soit en tête, soit dans les marges, ni titre, ni indication quelconque. L'ouvrage est complet, en ce sens qu'il n'y manque aucun feuillet, et que la rédaction s'arrêtant avant la fin de la page, paraît bien en être restée là. Mais, complet, tel que l'auteur l'a écrit, est-il terminé? Sa fin actuelle était-elle sa fin dans l'intention de Rousseau? Les données extérieures ne fournissent aucun élément pour la réponse.

Guillaume Moulton, fils de l'ami de Rousseau, comptait publier ce fragment dans un volume dont il avait rédigé le prospectus et la préface en 1823, mais il ne put réaliser son projet. On lit dans cette préface, imprimée dans le volume publié par son petit-fils, ces lignes intéressantes : « Rousseau était profondément religieux. Dans tous ses chiffons de papier sur lesquels il jetait ses premières idées, je n'ai pas trouvé un seul mot, ayant trait à la religion, qui ne soit un hommage rendu à son Créateur, ou à Celui qui est venu avec autorité pour enseigner les hommes. Je donne au public un de ces fragments. Ce n'est encore qu'une ébauche ; mais les ébauches de Rousseau sont les pensées de son cœur. »

L'éditeur du fragment l'a intitulé : *Fiction ou morceau allégorique sur la révélation*, et l'on a coutume de l'appeler plus brièvement : l'*Allégorie*. Ernest Naville caractérise son contenu en disant qu'il « traite, sous une forme allégorique, de l'acquisition de la vérité religieuse et du rôle de Jésus-Christ dans l'histoire de la pensée humaine. »

Comme l'indique cette caractéristique, l'ouvrage se compose de deux parties très distinctes, quoique intimement unies. Nous les désignerons par le mot de *section*, pour les distinguer des deux parties qui ont été déjà signalées dans le manuscrit au point de vue de l'écriture et de la rédaction et qui ne coïncident point avec les deux *sections* déterminées par la matière elle-même. La première partie, qui paraît être une copie, comprend les cinq sixièmes de la première section ; la fin de cette section et toute la seconde ont l'aspect d'un brouillon.

On pourrait appeler la première section : la méditation du philosophe ou la philosophie à la recherche de la vérité religieuse, et la seconde : le songe du philosophe ou le paganismus, la philosophie et Jésus-Christ.

Nous considérons en effet le philosophe qui apparaît dans la première section et qui plus tard a le songe rapporté dans la seconde, comme le représentant allégorique de toute la philosophie religieuse, depuis « le premier homme qui tenta de philosopher, » dont il est parlé tout au début, jusqu'à Jean-Jacques lui-même, dont on retrouve dans le cours de la méditation toute la spéculation religieuse.

En outre, dans chacune des deux sections, nous discernons trois phases successives que, pour plus de clarté, nous mettrons aussi en relief et qui, nous l'espérons, se justifieront spontanément.

Ne pouvant guère transcrire ici toute l'Allégorie, et désirant cependant en donner une idée aussi juste et aussi complète que possible à ceux qui n'en connaissent pas le texte et pourraient avoir quelque peine à se le procurer, nous essaierons, non sans quelque tremblement, d'en extraire tout ce qui, pour notre étude, peut avoir quelque importance, en supprimant (avec indication par des points) ou en résumant les entre-deux. Le texte, toujours mis entre guillemets, sera cité tel que l'a donné M. Naville, sauf quelques détails d'écriture : lettres minuscules ou majuscules, italiennes ou ordinaires.

PREMIÈRE SECTION

La méditation du philosophe ou la philosophie à la recherche de la vérité religieuse.

§ 1. Admiration de la nature.

« Ce fut durant une belle nuit d'été que le premier homme qui tenta de philosopher, livré à une profonde et délicieuse rêverie et guidé par cet enthousiasme involontaire qui transporte quelquefois l'âme hors de sa demeure et lui fait, pour ainsi dire, embrasser tout l'univers, osa éléver ses réflexions

jusqu'au sanctuaire de la nature et pénétrer par la pensée, aussi loin qu'il est possible à la sagesse humaine d'atteindre. »

Suit une splendide description d'une nuit d'été tombante, digne de figurer parmi les plus beaux paysages décrits par l'auteur et sur laquelle nous aurons à revenir.

Le philosophe, « touché comme l'est toujours en pareil cas une âme sensible où règne la tranquille innocence, » se livre aux diverses impressions qu'il éprouve. « Pour les goûter plus à loisir, il se couche sur l'herbe verte et appuyant sa tête sur sa main, il promène délicieusement ses regards sur tout ce qui les flatte. Après quelques instants..., il tourne par hasard ses yeux vers le ciel, et à cet aspect qui lui est si familier..., il reste saisi d'admiration, il croit voir pour la première fois cette voûte éternelle et sa superbe parure. » Il observe à l'occident les derniers feux du couchant, aperçoit vers l'orient la douce et mélancolique lune, et distingue encore deux ou trois astres « qui se font remarquer par l'apparente irrégularité de leur route au milieu de la disposition constante et régulière de toutes les autres parties du ciel ; il considère avec je ne sais quel frémissement, la marche lente et majestueuse de cette multitude de globes qui roulent en silence au-dessus de sa tête et qui sans cesse lancent à travers les espaces des cieux une lumière pure et inaltérable. »

§ 2. Le problème métaphysique.

« Ces corps, malgré les intervalles immenses qui les séparent, ont entre eux une secrète correspondance qui les fait tous mouvoir selon la même direction, » et le philosophe « observe entre le zénith et l'horizon, avec une curiosité mêlée d'inquiétude, l'étoile mystérieuse autour de laquelle semble se faire cette révolution commune. Quelle mécanique inconcevable, » se demande-t-il, « a pu soumettre tous les astres à cette loi ; quelle main a pu lier ainsi entre elles toutes les parties de cet univers, et par quelle étrange faculté de moi-même, unies au dehors par cette loi commune, toutes ces parties le sont-elles encore dans ma pensée en une sorte de système que je soupçonne sans le concevoir ? »

D'où vient cette « régularité de mouvement, » qui n'apparaît pas seulement « dans les révolutions du ciel » et se « retrouve sur la terre dans la succession des saisons, dans l'organisation des plantes et des animaux ? L'explication de tous ces phénomènes ne peut se chercher que dans la matière mue et ordonnée suivant certaines lois. Mais qui peut avoir établi ces lois et comment tous les corps s'y trouvent-ils assujettis ? Voilà ce que je ne saurais comprendre. D'ailleurs le mouvement progressif et spontané des animaux, les sensations, le pouvoir de penser, la liberté de vouloir et d'agir que je trouve en moi-même et dans mes semblables, tout cela passe les notions de mécanique que je puis déduire des propriétés connues de la matière.

Qu'elle en ait que je ne connais point et ne connaîtrai peut-être jamais, qu'ordonnée ou organisée d'une certaine manière, elle devienne susceptible de sentiment, de réflexion ou de volonté, je puis le croire sans peine ; mais la règle de cette organisation, qui peut l'avoir établie, comment peut-elle être quelque chose par elle-même... ?

Si je suppose que tout est l'effet d'un arrangement fortuit, que deviendra l'idée d'ordre et le rapport d'intention et de fin, que je remarque dans toutes les parties de l'univers ? J'avoue que dans la multitude de combinaisons possibles, celle qui subsiste ne peut être exclue et qu'elle a dû même trouver sa place dans l'infini des successions ; mais ces successions mêmes n'ont pu se faire qu'à l'aide du mouvement, et voilà pour mon esprit une source de nouveaux embarras.

... L'idée du mouvement n'étant qu'une abstraction et ne pouvant se concevoir hors de la substance mue, il reste toujours à chercher quelle force a pu faire mouvoir la matière....

Me voilà donc réduit à supposer la chose du monde la plus contraire à toutes mes expériences, savoir la nécessité du mouvement dans la matière ; car je trouve en toute occasion les corps indifférents par eux-mêmes au mouvement et au repos, et susceptibles également de l'un ou de l'autre

selon la force qui les pousse ou les retient, tandis qu'il m'est impossible de concevoir le mouvement comme une propriété naturelle de la matière, ne fût-ce que faute d'une direction déterminée.... »

§ 3. Solution du problème.

« Plongé dans ces rêveries et livré à mille idées confuses, qu'il ne pouvait ni abandonner ni éclaircir, l'indiscret philosophe s'efforçait vainement de pénétrer dans les mystères de la nature. Las enfin de flotter avec tant de contention entre le doute et l'erreur, rebuté de partager son esprit entre des systèmes sans preuves et des objections sans réplique, il était près de renoncer à de profondes et frivoles méditations, plus propres à lui inspirer de l'orgueil que du savoir, quand tout à coup un rayon de lumière vint frapper son esprit et lui dévoiler ces sublimes vérités qu'il n'appartient pas à l'homme de connaître par lui-même et que la raison humaine sert à confirmer sans servir à les découvrir. Un nouvel univers s'offrit pour ainsi dire à sa contemplation ; il aperçut la chaîne invisible qui lie entre eux tous les êtres ; il vit une main puissante étendue sur tout ce qui existe, le sanctuaire de la nature fut ouvert à son entendement comme il l'est aux intelligences célestes, et toutes les idées que nous attachons à ce mot : *Dieu*, se présentèrent à son esprit. Cette grâce fut le prix de son sincère amour pour la vérité et de la bonne foi avec laquelle, sans songer à se parer de ses vaines recherches, il consentait... à convenir de son ignorance.... A l'instant, toutes les énigmes qui l'avaient si fort inquiété s'éclaircirent à son esprit. Le cours des cieux, la magnificence des astres, la parure de la terre, la succession des êtres, les rapports de convenance et d'utilité qu'il remarquait entre eux, le mystère de l'organisation, celui de la pensée, en un mot, le jeu de la machine entière, tout devint pour lui possible à concevoir, comme l'ouvrage d'un être puissant, directeur de toutes choses ; et s'il lui restait quelques difficultés qu'il ne put résoudre, leur solution lui paraissait plutôt au-dessus de son entendement que contraire à sa rai-

son, il s'en fiait au sentiment intérieur qui lui parlait avec tant d'énergie en faveur de sa découverte, préférablement à quelques sophismes embarrassants qui ne tireraient leur force que de la faiblesse de son esprit.

A ces grandes et ravissantes lumières, son âme, saisie d'admiration, se sentit pénétrer d'une sensation vive et délicieuse : une étincelle de ce feu divin qu'elle avait aperçue semblait lui donner une nouvelle vie ; transporté de respect, de reconnaissance et de zèle, il se lève précipitamment ; puis élevant les yeux et les mains vers le ciel et s'inclinant ensuite la face contre terre, son cœur et sa bouche adressèrent à l'Etre Divin le premier et peut-être le plus pur hommage qu'il ait jamais reçu des mortels¹.

Embrasé de ce nouvel enthousiasme, il eût voulu... le partager avec ses semblables, et ses pensées les plus délicieuses roulaient sur les projets de sagesse et de félicité qu'il se proposait de faire adopter aux hommes, en leur montrant dans les perfections de leur commun auteur la source des vertus qu'ils devaient acquérir, et dans ses bienfaits l'exemple et le prix de ceux qu'ils devaient répandre. « Allons ! s'écriait-il, transporté de zèle, portons partout, avec l'explication des mystères de la nature, la loi sublime du maître qui la gouverne et qui se manifeste dans ses ouvrages. Apprenons aux hommes à se regarder comme les instruments d'une volonté suprême qui les unit entre eux et avec un plus grand tout, à mépriser les maux de cette courte vie, qui n'est qu'un passage pour retourner à l'Etre éternel dont ils tirent leur exis-

¹ C'est ici que se termine la première partie du manuscrit. Dans le texte d'Ernest Naville, il y a : « l'Etre divin. » — Le « premier et le plus pur hommage, » dit-il en note, est bien la signature de Rousseau ; et ce trait qui rappelle vivement les habitudes de l'auteur, est mal placé dans la série des idées. — Je ne puis cependant m'associer tout à fait à cette appréciation, car, comme je l'ai dit, le philosophe mis en scène représente allégoriquement, à mes yeux, toute la philosophie religieuse depuis « le premier homme qui tente de philosopher » jusqu'à Jean-Jacques. L'éloge qui est fait ici de la prière du philosophe ne pourrait-il pas exprimer, non la pensée de l'auteur de l'Allégorie, mais celle du philosophe lui-même, encore tout imbu de cet « orgueil humain, » dont il est parlé quelques lignes plus loin ?

tence, et à s'aimer tous comme autant ds frères destinés à se réunir un jour au sein de leur Père commun. »

C'était dans ces pensées si flatteuses pour l'orgueil humain et si douces pour tout être aimant et sensible, qu'il attendait le retour du jour, impatient d'en porter un plus pur et plus éclatant dans l'esprit des autres hommes et de leur communiquer les lumières célestes qu'il venait d'acquérir. Cependant la fatigue d'une longue méditation, ayant épuisé ses esprits, et la fraîcheur de la nuit l'invitant au repos, il s'assoupit insensiblement en rêvant et méditant encore, et s'endormit profondément. Durant son sommeil les ébranlements que la contemplation venait d'exciter dans son cerveau lui donnèrent un songe extraordinaire comme les idées qui l'avaient produit. »

SECONDE SECTION

Le songe du philosophe ou le paganisme, les philosophes et Jésus-Christ.

§ 1. Le paganisme.

Tout à coup, dans son sommeil, le philosophe « se crut au milieu d'un édifice immense, formé par un Dôme éblouissant que portaient sept statues colossales au lieu de colonnes. » Ces statues représentaient les sept péchés capitaux, tels qu'ils figurent dans les livres élémentaires de l'enseignement catholique¹. « A les regarder de près, elles étaient horribles et difformes ; mais, par l'artifice d'une perspective adroite, vue du centre de l'édifice, chacune d'elles changeait d'apparence et présentait à l'œil une figure charmante. Ces statues avaient toutes des attitudes diverses et embléma-

¹ Ern. Naville, à qui je viens d'emprunter cette explication, ajoute : « Les descriptions se rapportent aux quatre premiers. *Superbia*, *Luxuria* et *Avaritia* sont désignées de la manière la plus claire ; les serpents renaissant sans cesse figurent sans doute *Iracundia*, bien qu'avec un peu moins de netteté. » Les « sept péchés capitaux » comptent, outre l'orgueil, la luxure, l'avarice et la colère, l'envie, la gourmandise, et l'*acedia*, mot latin, venu du grec et pouvant être traduit par : paresse, tristesse, découragement, lâcheté.

tiques.... Toutes... étaient distinguées par des attributs effroyables qui devaient en faire des objets d'horreur, mais qui vus du point d'où elles paraissaient belles, semblaient être les ornements de leur beauté. Sur la clef de la voûte étaient écrits ces mots en gros caractères : *Peuples, accourez tous et servez les Dieux de la terre*¹. Directement au-dessous, c'est-à-dire au centre du bâtiment et au point de perspective, était un grand autel heptagone sur lequel les hommes venaient en foule offrir leurs offrandes et leurs vœux aux sept statues qu'ils honoraient par mille différents rites et sous mille bizarres noms. Cet autel servait de base à une huitième statue à laquelle tout l'édifice était consacré et qui partageait les honneurs rendus à toutes les autres. Toujours environnée d'un voile impénétrable, elle était perpétuellement servie du peuple et n'en était jamais observée ; l'imagination de ses adorateurs la leur peignait d'après leurs caractères et leurs passions, et chacun, d'autant plus attaché à l'objet de son culte qu'il était plus imaginaire, ne plaçait sous ce voile mystérieux que l'idole de son cœur.

Parmi la foule qui affluait sans cesse en ce lieu, le philosophe distingua d'abord quelques hommes singulièrement vêtus et qui, au travers d'un air modeste et recueilli, avaient dans leur physionomie je ne sais quoi de sinistre qui annonçait à la fois l'orgueil et la cruauté. Occupés à introduire continuellement les peuples dans l'édifice, ils paraissaient les officiers ou les maîtres du lieu et dirigeaient souverainement le culte des sept statues. Ils commençaient par bander les yeux à tous ceux qui se présentaient à l'entrée du temple ; puis, les ayant ainsi conduits dans un coin du sanctuaire, ils ne leur rendaient l'usage de la vue que quand tous les objets concourraient à la fasciner. Que si durant le trajet, quelqu'un tentait d'ôter son bandeau, à l'instant ils prononçaient sur lui quelques paroles magiques qui lui donnaient la figure d'un monstre, sous laquelle, abhorré de tous et méconnu des siens, il ne tardait pas d'être déchiré par l'as-

¹ D'après le texte d'Ern. Naville : les dieux de la terre.

semblée. Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que les ministres du temple qui voyaient à plein toutes les difformités de leurs idoles, ne les servaient pas moins ardemment que l'aveugle vulgaire. Ils s'identifiaient pour ainsi dire avec leurs affreuses divinités, et recevant en leur nom les hommages et les dons des mortels, chacun d'eux leur offrait pour son intérêt les vœux que la crainte arrachait aux peuples¹. Le bruit continual des hymnes et des chants d'allégresse jetait les spectateurs dans un enthousiasme qui les mettait hors d'eux-mêmes.

L'autel qui s'élevait au milieu du temple se distinguait à peine au travers des vapeurs d'un encens épais qui portait à la tête et troublait la raison ; mais, tandis que le vulgaire n'y voyait que les fantômes de son imagination agitée, le philosophe, plus tranquille, en aperçut assez pour juger de ce qu'il ne discernait plus ; l'appareil d'un continual carnage environnait cet autel terrible ; il vit avec horreur le monstrueux mélange du meurtre et de la prostitution..., l'on entendait à la fois, par un abominable contraste, les soupirs des mourants avec ceux de la volupté.

« Ah ! s'écria le philosophe épouvanté, quel horrible spectacle ! Pourquoi mes regards se sont-ils souillés ? Hâtons-nous de quitter ce séjour infernal. » — « Il n'est pas temps encore, lui dit en le retenant l'être invisible qui lui avait déjà parlé², tu viens de contempler l'aveuglement des peuples, il te reste à voir quel est, en ce lieu, le destin des sages. »

§ 2. Les philosophes.

« A l'instant, le philosophe aperçut à l'entrée du temple un homme exactement vêtu comme lui, et dont l'éloignement

¹ « Les lignes suivantes, jusqu'à l'alinéa, dit Ern. Naville, ont été ajoutées à la rédaction primitive ; elles rompent un peu le mouvement littéraire de la pensée. » Je ne partage pas cette impression.

² « Le manuscrit portait d'abord : « Un être invisible qu'il aperçut tout d'un coup à côté de lui; » les mots : « qui lui avait parlé » sont une correction destinée probablement à se relier à une autre correction, non effectuée, dans le commencement du morceau. » (Ern. Naville.)

l'empêcha de distinguer les traits. Cet homme, dont le port était grave et posé, n'allait point lui-même à l'autel, mais touchant subtilement au bandeau de ceux qu'on y conduisait, sans y causer de dérangement apparent, il leur rendait l'usage de la vue. Ce service fut bientôt découvert par l'indiscrétion de ceux qui le recevaient. Car la plupart d'entre eux, voyant, en traversant le temple, la laideur des objets de son culte, se refusaient d'aller à l'autel et tâchaient d'en dissuader leurs voisins. Les ministres du temple, toujours vigilants pour leur intérêt, découvrirent bientôt la source du scandale, saisirent l'homme voilé¹, le trainèrent au pied de l'autel et l'immolèrent sur-le-champ, aux acclamations unanimes de la troupe aveuglée².

En tournant les yeux vers l'entrée voisine, le philosophe vit un vieillard d'assez mauvaise mine, mais dont les manières et les discours faisaient bientôt oublier la physionomie. Aussitôt qu'il se présenta pour entrer, les ministres du temple apportèrent le bandeau sacré ; mais il leur dit : « Hommes divins, épargnez-vous un soin superflu pour un pauvre vieillard privé de la vue, qui vient, sous vos auspices, chercher à la recouvrer ici ; daignez seulement me conduire à

¹ Ce voile doit être le bandeau que les prêtres mettaient sur les yeux de tous ceux qui se présentaient à l'entrée du temple, d'après ce qui a été dit plus haut, et le « bandeau sacré » dont il sera bientôt question.

² « Quel est cet homme ? Xénophane ? Il attaqua vivement le polythéisme ; mais l'histoire parle de sa fin de vie dans l'abandon et la pauvreté, et non d'une mort tragique. Cet homme est peut-être une représentation générale et collective de l'œuvre de la philosophie. Il faut remarquer, dans tous les cas, que son action se borne à détourner du culte des statues, sans le remplacer par un autre. » (Ern. Naville.) Je ne peux pas sousscrire à l'avant-dernière phrase, car dans « la représentation générale et collective de l'œuvre de la philosophie » devrait figurer surtout le grand philosophe dont il va être ensuite parlé. D'ailleurs, comme nous l'avons dit, nous voyons cette représentation déjà dans le philosophe que la première section nous montre méditant, et la seconde, faisant un songe. Nous dirions en somme : cet homme semble désigner Xénophane, non pas proprement comme individu, mais comme représentant de l'œuvre négative de la philosophie en général. Il est digne de remarque que Rousseau dit expressément à propos de ce sage que le philosophe ne put distinguer ses traits, à cause de l'éloignement où il en était.

l'autel, afin que je rende hommage à la divinité et qu'elle me guérisse. » Comme il affectait de heurter assez lourdement les objets qui étaient autour de lui, l'espoir du miracle fit oublier d'en mieux constater le besoin ; la cérémonie du bandeau fut omise comme superflue, et le vieillard fut introduit, appuyé sur un jeune homme qui lui servait de guide, et auquel on ne fit aucune attention¹.

Effrayé de l'aspect hideux des sept statues et du sang qu'il voyait ruisseler autour de la huitième, ce jeune homme tenta vingt fois de s'échapper et de fuir hors du temple ; mais retenu par le vieillard d'un bras vigoureux, il fut constraint de le mener, ou plutôt de le suivre, jusqu'à l'enceinte du sanctuaire, pour observer ce qu'il voyait et travailler un jour à l'instruction des hommes. Aussitôt l'aveugle prétendu, sauta légèrement sur l'autel, découvrit d'une main hardie la statue et l'exposa sans voile à tous les regards. On voyait peintes sur son visage l'extase avec la fureur ; sous ses pieds elle étouffait l'humanité personnifiée ; mais ses yeux étaient tendrement tournés vers le ciel ; de sa main gauche, elle tenait un cœur enflammé, et, de l'autre, elle acerait un poignard².

Cet aspect fit frémir le philosophe ; mais loin de révolter les spectateurs, ils n'y virent, au lieu d'un air de cruauté, qu'un enthousiasme céleste, et sentirent augmenter pour la statue ainsi découverte le zèle qu'ils avaient eu pour elle sans la connaître.

« Peuples, leur cria d'un ton plein de feu l'intrépide vieillard, qui s'en aperçut, quelle est votre folie de servir des Dieux³ qui ne cherchent qu'à vous nuire, et d'adorer des êtres encore plus malfaisants que vous ? Ah ! loin de les forcer

¹ Ce vieillard, « d'assez mauvaise mine, » c'était évidemment Socrate, et le jeune homme qui l'accompagnait, c'était Platon.

² « La statue sous le voile était pour chacun l'idole de son propre cœur ; dévoilée, elle représente le fanatisme. Le lien des deux idées est, je pense, celui-ci : dans l'exercice d'une religion intolérante, l'homme, sous prétexte de rendre un culte à la divinité, ne sert en réalité que ses propres passions. » (Ern. Naville.)

³ Texte Naville : des dieux.

par d'indiscrets sacrifices à songer à vous pour vous tourmenter, tâchez plutôt qu'ils vous oublient, vous en serez moins misérables. Vous croyez leur plaisir en détruisant leurs ouvrages ? que pouvez-vous espérer d'eux, sinon qu'ils vous détruisent à leur tour ? Servez Celui qui veut que tous soient heureux, si vous voulez être heureux vous-mêmes¹. »

Les ministres ne lui permirent pas de poursuivre, et, l'interrompant à grand bruit, ils demandèrent au peuple justice de cet ingrat qui, pour prix d'avoir recouvré, disaient-ils, la vue sur l'autel de la déesse, osait en profaner la statue et en décrier le culte. Aussitôt tout le peuple se jeta sur lui, prêt à le mettre en pièces ; mais les ministres, voyant sa mort assurée, voulurent la revêtir d'une forme juridique, et le firent condamner par l'assemblée à l'eau verte, sorte de mort souvent imposée aux sages. Tandis qu'on préparait la liqueur, les amis du vieillard voulurent l'emmener secrètement, mais il refusa de les suivre : « Laissez-moi, leur dit-il, aller recevoir le prix de mon zèle de celui qui en est l'objet. En vivant parmi ces peuples, ne m'étais-je pas soumis à leurs lois, et dois-je les enfreindre au moment qu'elles me couronnent ; ne suis-je pas trop heureux, après avoir consacré mes jours au progrès de la vérité, de pouvoir lui consacrer encore la fin d'une vie que la nature allait me redemander ? O mes amis..., je serais soupçonné de n'avoir vécu qu'en sophiste, si je craignais de mourir en philosophe. » Après ce discours, il reçut la coupe des sages, et l'ayant bue avec un air serein, il s'entretint paisiblement avec ses amis de l'immortalité de l'âme et des grandes vérités de la nature, que le philosophe écouta d'autant plus attentivement qu'elles se rapportaient à ses précédentes méditations. Mais le dernier discours du vieillard, qui fut un hommage très distinct à cette statue qu'il avait dévoilée, jeta dans l'esprit du philosophe un doute et un embarras dont il ne se tira jamais bien, et il fut toujours incertain si ces paroles renfermaient un sens allégorique

¹ « Le rôle de Socrate n'est pas purement négatif, comme celui de la philosophie antérieure. Au culte de l'idole malfaisante, il veut substituer le culte du Dieu bon. » (Ern. Naville.)

ou simplement un acte de soumission au culte établi par les lois...^{1.} »

§ 3. Jésus-Christ.

« Frappé de tout ce qu'il venait de voir, le philosophe réfléchissait profondément sur ces terribles scènes, quand tout à coup une voix se fit entendre dans les airs, prononçant distinctement ces mots : « C'est ici le fils de l'homme, les cieux se taisent devant lui, terre, écoutez sa voix^{2.} » Alors levant les yeux, il aperçut sur l'autel un personnage dont

¹ « Allusion au passage si connu de Phédon : « Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape, n'oublie pas d'acquitter cette dette. » « En reconnaissance de sa guérison de la maladie de la vie actuelle, » dit une note de Cousin, sur cet endroit de sa traduction. Si l'on s'attache à ces mots isolés, Rousseau sans doute sera jugé leur accorder trop d'importance. Mais ces mots répondent à l'ensemble de la vie de Socrate, qui élevait les pensées de ses disciples bien au-dessus de l'idolâtrie vulgaire, et suivait toutefois le culte de son pays. On peut d'ailleurs discuter la question du monothéisme de Socrate, se demander s'il admettait l'existence d'un seul Dieu, ou celle d'un Dieu suprême, d'un Jupiter philosophique. La pensée de Rousseau au sujet du maître de Platon est donc parfaitement conforme à l'histoire. Elle se ramène à ces deux assertions : Socrate n'est peut-être pas parvenu à une connaissance de Dieu pure de toute erreur ; Socrate certainement n'a pas hésité à communiquer à son peuple les lumières religieuses auxquelles il était parvenu. » (Ern. Naville.)

² Texte Naville : Le Fils de l'homme. Il ne faudrait pas voir dans la lettre minuscule qui dans l'original commence le mot : fils, un caractère moins honorifique que celui qu'indique d'ordinaire la majuscule. Toute cette parole qui descend des airs, est, dans son expressive brièveté, de l'ordre du sublime, et celui-ci trouve sa véritable expression dans une extrême simplicité. — Une interprétation analogue me semble applicable aux derniers mots de la parole : « Terre, écoutez », où l'on pourrait relever une superficielle incorrection. Le mot « terre » en effet désigne une unité, et le mot « écoutez » ne saurait s'expliquer comme pluriel de courtoisie, de politesse convenue, mais comme simple pluriel, supposant une pluralité, celle des hommes qui habitent la terre et dont chacun doit entendre l'appel et y bien répondre. Il y a en musique des accords discordants qui dans l'ensemble ne font que rehausser l'harmonie, et, en peinture, les yeux du *bambino* dans certaines toiles de Raphaël ont une expression extraordinaire et très belle, qui cependant ne paraît provenir que d'un regard un peu louche. — Ces remarques sur la parole qui vient des airs sont confirmées soit par le contraste qu'elle forme avec l'emphatique inscription de la clef de voûte du Dôme : Peuples, accourez tous, et servez les Dieux de la terre, soit par le caractère de la grande déclaration du Fils de l'homme, qui va suivre.

l'aspect imposant et doux le frappa d'étonnement et de respect : son vêtement était populaire et semblable à celui d'un artisan, mais son regard était céleste, son maintien modeste, grave, et moins apprêté que celui même de son prédécesseur. Ses traits avaient je ne sais quoi de sublime, où la simplicité s'alliait à la grandeur, et l'on ne pouvait l'envisager sans se sentir pénétré d'une émotion vive et délicieuse qui n'avait sa source dans aucun sentiment connu des hommes. « O mes » Enfants ! dit-il d'un ton de tendresse qui pénétrait l'âme, je » viens expier et guérir vos erreurs ; aimez celui qui vous » aime et connaissez celui qui est¹. » A l'instant, saisissant la statue, il la renverse sans effort, et montant sur le piédestal avec aussi peu d'agitation, il semblait prendre sa place plutôt qu'usurper celle d'autrui². Son air, son ton, son geste causaient dans l'assemblée une extraordinaire fermentation ; le peuple en fut saisi jusqu'à l'enthousiasme, les ministres en furent irrités jusqu'à la fureur, mais à peine étaient-ils écoutés. L'homme populaire et ferme, en prêchant une morale divine, entraînait tout : tout annonçait une révolution, il n'avait qu'à dire un mot et ses ennemis n'étaient plus.

¹ Texte Naville : O mes enfants... aimez Celui qui vous aime et connaissez *Celui qui est*. La majuscule qui dans le manuscrit est en tête du mot : « Enfants » me semble s'expliquer comme un moyen d'exprimer graphiquement l'extraordinaire accent avec lequel parlait le Fils de l'homme. — Quant à la minuscule qui commence les deux « *celui* », soit le premier qui se rapporte au Fils de l'homme, soit le second qui concerne le Père céleste, et à l'absence de lettres italiques pour désigner *Celui-ci*, en faisant allusion à Ex. 3, 14, elles me semblent encore s'expliquer par l'extrême simplicité qui caractérise le sublime.

² « Il y a peut-être ici une réminiscence de ce passage du Nouveau Testament : « Jésus-Christ étant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu. » (Phil. II, 6.) Il serait facile d'établir, par une série de renvois, que la fin de l'Allégorie est toute pénétrée de la pensée et de la langue des saintes Ecritures. » (Ern. Naville.) Je dois seulement observer que la traduction susmentionnée est bien conforme à celle donnée par David Martin, mais qu'elle ne semble pas exacte, comme l'avaient déjà jugé Osterwald, la Bible de Genève de 1723, plus récemment Oltramare, Segond, etc., et qu'on doit traduire, non pas : comme une usurpation, mais : comme une proie. L'idée exprimée par Rousseau n'en est pas moins biblique, mais en vertu d'autres passages et de l'ensemble même de l'enseignement du Nouveau Testament.

Mais celui qui venait détruire la sanguinaire intolérance n'avait garde de l'imiter ; il n'employa que les voies qui convenaient aux choses qu'il avait à dire et aux fonctions dont-il s'était chargé, et le peuple, dont toutes les passions sont des fureurs, en devint moins zélé et négligea de le défendre, en voyant qu'il ne voulait point attaquer. Après le témoignage de force et d'intrépidité qu'il venait de donner, il reprit son discours avec la même douceur qu'auparavant ; il peignit l'amour des hommes et toutes les vertus avec des traits si touchants et des couleurs si aimables que, hors les officiers du temple..., nul ne l'écoutait sans être attendri et sans aimer mieux ses devoirs et le bonheur d'autrui. Son parler était simple et doux, et pourtant profond et sublime ; sans étonner l'oreille, il nourrissait l'âme : c'était du lait pour les enfants et du pain pour les hommes. Lui ployait le fort et consolait le faible, et les génies les moins proportionnés entre eux le trouvaient tous également à leur portée. Il ne haranguait point d'un ton pompeux et soutenu, mais ses discours familiers brillaient de la plus saisissante éloquence, et ses instructions étaient des fables et des apologues, des entretiens communs, mais pleins de justesse et de profondeur. Rien ne l'embarrassait ; les questions les plus captieuses que le désir de le perdre lui faisait proposer, avaient à l'instant des solutions dictées par la sagesse ; il ne fallait que l'entendre une fois pour être persuadé : on sentait que le langage de la vérité ne lui coûtait rien, parce qu'il en avait la source en lui-même. »

SECOND CHAPITRE

Etude directe de l'Allégorie.

Abstraction faite des deux parties qu'on distingue dans le manuscrit d'après l'écriture et la rédaction, et des deux sections renfermant l'une un récit, l'autre une vision, on pourrait, d'après les sujets traités, en discerner trois : le premier concernant la philosophie ; le second, le paganisme et ses rapports avec les philosophes ; le troisième, Jésus-Christ.

Nous suivrons cette nouvelle division pour l'examen du fond de l'Allégorie.

Ces trois sujets sont intimément liés. Cela est évident pour le second et le troisième, qui se rattachent également à la vision et dont l'un relate l'insuccès de la philosophie aux prises avec le paganisme, l'autre, la victoire de Jésus-Christ sur celui-ci. Mais cela n'est pas moins vrai, soit pour les deux premiers sujets, où l'on voit la philosophie d'abord projetant de lutter, puis luttant vainement contre le paganisme, soit même pour le premier et le troisième, comme nous l'indiquerons plus loin.

§ 1. La philosophie à la recherche de la vérité religieuse.

Ainsi que nous l'avons dit, le philosophe de l'Allégorie, à la fois penseur et songeur, nous semble représenter toute la philosophie religieuse, depuis « le premier homme qui tenta de philosopher » jusqu'à Jean-Jacques dont on retrouve la pensée dans le récit de la méditation. Ce qui justifie ce point de vue, c'est l'ensemble même de l'Allégorie, c'est en particulier l'intime rapport établi entre la méditation du philosophe et l'enseignement des sages opposés au paganisme. Le philosophe lui-même ne manque pas de remarquer que le premier qui entre en lice était « exactement vêtu comme lui » et que le dernier entretien du second avec ses amis se rapportait « précisément à ses propres méditations de la veille. » — Une autre confirmation est fournie par la description du paganisme dans la vision, car il y est bien envisagé, lui aussi, dans son ensemble. Cela ressort de tout le texte et en particulier soit de l'inscription de la clef de voûte de l'immense édifice : « Peuples, accourez tous et servez les Dieux de la terre, » soit de ce qui est dit du grand autel « sur lequel les hommes venaient en foule offrir leurs offrandes et leurs vœux aux sept statues qu'ils honoraient par mille différents rites et sous mille bizarres noms, » soit enfin de la parole de « l'être invisible » qui dit d'abord au philosophe : « Tu viens de contempler l'aveuglement des peuples. »

Le philosophe solitaire apparaît d'abord comme « livré à

une profonde et douce rêverie » dans une splendide soirée d'été. Après avoir admiré tout ce qui l'entoure, il tourne les yeux vers le ciel qu'il croit contempler pour la première fois, tant il y découvre ou entrevoit de merveilles. Il est surtout saisi par la pensée du mouvement si régulier et si grandiose des astres, il se demande quelle main a pu établir un ordre pareil et l'établir aussi sur la terre « dans la succession des saisons, dans l'organisation des plantes et des animaux. » Mais il ne tarde pas à constater que dans l'univers il n'y a pas seulement du mécanisme ; car autrement comment expliquer « le mouvement spontané des animaux, les sensations, le pouvoir de penser, la liberté de vouloir et d'agir, » qu'il trouve en lui-même et dans ses semblables. Il se lance alors dans diverses questions de haute métaphysique qu'il ne peut résoudre et qui lui causent une telle angoisse qu'il ne peut plus même jouir de la nature. « Las enfin de flotter avec tant de contention entre le doute et l'erreur, rebuté de partager son esprit entre des systèmes sans preuves et des objections sans réplique, il était près de renoncer à de profondes et frivoles méditations, quand tout à coup un rayon de lumière vint frapper son esprit et lui dévoiler les sublimes vérités qu'il n'appartient pas à l'homme de connaître par lui-même. Un nouvel univers s'offrit pour ainsi dire à sa contemplation ; il aperçut la chaîne invisible qui lie entre eux tous les êtres ; il vit une main puissante étendue sur tout ce qui existe, le sanctuaire de la nature fut ouvert à son entendement, comme il l'est aux intelligences célestes, et toutes les idées que nous attachons à ce mot : Dieu, se présentèrent à son esprit. Cette grâce fut le prix de son sincère amour pour la vérité et de la bonne foi avec laquelle, sans songer à se parer de ses vaines recherches, il consentait à convenir de son ignorance. A l'instant, toutes les énigmes qui l'avaient si fort inquiété s'éclaircirent à son esprit. Tout devint pour lui possible à concevoir comme l'ouvrage d'un être puissant, directeur de toutes choses ; et s'il lui restait quelques difficultés qu'il ne put résoudre, leur solution lui paraissait plutôt au-dessus de son entendement.

que contraire à sa raison, il s'en fiait au sentiment intérieur qui lui parlait avec tant d'énergie en faveur de sa découverte. Transporté de respect, de reconnaissance et de zèle, il se lève précipitamment, puis, élevant les yeux et les mains vers le ciel et s'inclinant ensuite la face contre terre, son cœur et sa bouche » rendent hommage à Dieu. Mais « embrasé de ce nouvel enthousiasme, il songe déjà à en faire part à ses semblables et forme » maints projets de sagesse et de félicité qu'il se proposait de leur « faire adopter, en leur montrant dans les perfections de leur commun auteur la source des vertus qu'ils devaient acquérir, et dans ses bienfaits l'exemple et le prix de ceux qu'ils devaient répandre. C'était dans ces pensées si flatteuses pour l'orgueil humain, qu'il attendait le retour du jour, impatient de communiquer les lumières célestes qu'il venait d'acquérir. » Cependant, sous l'influence de la fatigue, et de la fraîcheur de la nuit, « il s'assoupit insensiblement. »

Cherchons à nous rendre bien compte de la véritable illumination, le mot étant pris dans son meilleur sens, qui s'opéra dans l'esprit du philosophe. Elle arrive subitement, au moment même où il semble désespérer d'atteindre à la vérité, et elle ne vient pas de lui-même, de son « sentiment intérieur, » qui ne fait que confirmer énergiquement les vérités qu'il vient d'acquérir, ce sont des « lumières célestes, » c'est-à-dire venant du ciel. Cette acquisition, il la doit à « un rayon de lumière qui vint frapper son esprit et lui dévoiler (c'est-à-dire lui révéler) les vérités qu'il n'appartient pas à l'homme de connaître par lui-même. » C'est « une grâce » qui lui est accordée et qui l'est « comme prix de son sincère amour pour la vérité et de la bonne foi avec laquelle il consentait à convenir de son ignorance, » c'est-à-dire en retour d'un acte d'humilité. Il l'appelle une « découverte, » et c'en est bien une, mais il la doit à une révélation de grâce. Aussi est-il « transporté de respect et de reconnaissance, » et pressé d'adorer, de prier de tout son cœur « l'Etre Divin » qui vient de se dévoiler à lui et mérite sa reconnaissance pour les innombrables bienfaits dont il est la source, en parti-

culier, pour les lumières qui remplissent son âme de joie.

Il y a bien là une véritable illumination, et elle résulte d'une véritable Révélation provenant du dehors et d'en haut, du ciel, de Dieu même. Bientôt nous pourrons reconnaître quelque chose de plus sur le comment de cette Révélation.

Il faut aussi constater que le zèle de propagande du philosophe n'était pas pur de tout orgueil, ni de toute impatience, et le texte laisse bien entrevoir qu'il se faisait de singulières illusions sur la réalisation « des projets de sagesse et de félicité qu'il se proposait de faire adopter » à ses semblables.

**§. 2. Le paganisme et la philosophie,
ou « l'aveuglement des peuples et le destin des sages. »**

Le philosophe avait médité sur la nature qu'il admirait, et il était ainsi arrivé à se poser des problèmes métaphysiques du plus haut intérêt, mais qu'il ne pouvait résoudre. Il avait ensuite été subitement gratifié d'une mystérieuse révélation lui donnant des « lumières célestes » sur le « sanctuaire de la nature » et le remplissant d'enthousiasme pour leur divulgation, mais sans le purifier de tout orgueil et de toute impatience, ni l'éclairer sur la difficulté de la tâche pour sa propre faiblesse. Maintenant il allait recevoir encore d'autres renseignements non moins importants, et c'était l'histoire qui devait les lui fournir. Ils lui furent donnés dans le sommeil qui suivit sa méditation, et ils portèrent d'abord sur le véritable état religieux de l'humanité livrée à elle-même, puis sur les impuissants efforts déjà faits par d'autres philosophes pour amener les hommes à de plus saines idées sur la divinité.

Dans le songe qu'il eut alors, c'est une vue d'ensemble sur le paganisme de tous les temps et de toutes les formes, qui lui fut présentée pour l'instruire de toutes ses horreurs et de toutes ses séductions. Il y a là un tableau génial, admirable par la profondeur et la richesse des idées, et d'un superbe raccourci.

Le philosophe « se voit tout à coup au milieu d'un édifice immense, formé par un Dôme éblouissant que portaient sept

statues colossales, » représentant les sept grands vices que distinguait la théologie du moyen âge. « A les regarder de près, elles étaient horribles et difformes ; mais, par l'artifice d'une perspective adroite, vue du centre de l'édifice, chacune d'elles changeait d'apparence et présentait à l'œil une figure charmante. Sur la clef de la voûte étaient écrits ces mots en gros caractères : *Peuples, accourez tous et servez les Dieux de la terre.* » Les dieux de ce temple étaient bien en effet ceux qu'enfantait l'humanité livrée à elle-même et à ses passions. Directement au-dessous de l'inscription, était le grand autel « sur lequel les hommes venaient en foule offrir leurs offrandes et leurs vœux aux sept statues. Il servait de base à une huitième statue à laquelle tout l'édifice était consacré et qui partageait les honneurs rendus à toutes les autres. » Elle était « toujours environnée d'un voile impénétrable ; l'imagination de ses adorateurs la leur peignait d'après leurs caractères et leurs passions, et chacun, d'autant plus attaché à l'objet de son culte qu'il était plus imaginaire, ne plaçait sous ce voile mystérieux que l'idole de son cœur. »

Un instant le philosophe put la voir dévoilée, et il vit « peintes sur son visage, l'extase avec la fureur ; sous ses pieds, elle étouffait l'humanité personnifiée, mais ses yeux étaient tendrement tournés vers le ciel ; de la main gauche, elle tenait un cœur enflammé, et de l'autre, elle acérait un poignard. » Cette statue symbolise bien le fanatisme.

« Parmi la foule qui affluait sans cesse en ce lieu, le philosophe distingua d'abord quelques hommes singulièrement vêtus et qui, au travers d'un air modeste et recueilli, avaient dans leur physionomie je ne sais quoi de sinistre qui annonçait à la fois l'orgueil et la cruauté. Occupés à introduire continuellement les peuples dans l'édifice, ils paraissaient les officiers ou les maîtres du lieu et dirigeaient souverainement le culte des sept statues. Ils commençaient par bander les yeux à tous ceux qui se présentaient à l'entrée du temple ; puis, les ayant conduits dans un coin du sanctuaire, ils ne leur rendaient l'usage de la vue que quand tous les objets concourraient à la fasciner. Que si, durant le trajet, quelqu'un

tentait d'ôter son bandeau, à l'instant ils prononçaient sur lui quelques paroles magiques qui lui donnaient la figure d'un monstre, sous laquelle, abhorré de tous et méconnu des siens, il ne tardait pas d'être déchiré par l'assemblée. » Et ces ministres du temple n'étaient point de purs imposteurs, ils se dupaient eux-mêmes en exerçant leurs odieuses fonctions. « Ce qu'il y avait de plus étonnant, » c'est que, voyant « à plein toute la difformité de leurs idoles, ils ne les servaient pas moins ardemment que l'aveugle vulgaire. Ils s'identifiaient pour ainsi dire avec leurs affreuses divinités, et recevant en leur nom les hommages et les dons des peuples, chacun d'eux leur offrait pour son intérêt les vœux que la crainte arrachait aux peuples.

Le bruit continual des hymnes et des chants d'allégresse jetait les spectateurs dans un enthousiasme qui les mettait hors d'eux-mêmes. L'autel se distinguait à peine au travers des vapeurs d'un encens épais qui portait à la tête et troublait la raison ; mais, tandis que le vulgaire n'y voyait que les fantômes de son imagination agitée, le philosophe, plus tranquille, en aperçut assez pour juger de ce qu'il ne discernait plus ; l'appareil d'un continual carnage environnait cet autel terrible ; il vit avec horreur le monstrueux mélange du meurtre et de la prostitution. L'on entendait à la fois, par un abominable contraste, les soupirs des mourants avec ceux de la volupté. »

Le philosophe, épouvanté, voulait au plus tôt quitter ce « séjour infernal, » mais il en fut empêché par « l'être invisible qui lui avait déjà parlé » et qui lui dit : « Tu viens de contempler l'aveuglement des peuples, il te reste à voir le destin des sages. »

A l'instant même il aperçut l'un d'eux à l'entrée du temple. Il « n'allait point lui-même à l'autel, mais touchant subtilement au bandeau de ceux qu'on y conduisait, sans y causer de dérangement apparent, il leur rendait l'usage de la vue. Ce service fut bientôt découvert, » car, voyant la laideur des objets du culte, ils s'éloignaient de l'autel et cherchaient à en éloigner ceux qu'ils rencontraient. Les ministres du

temple s'emparèrent de l'auteur du scandale et le « traînèrent au pied de l'autel où ils l'immolèrent sur-le-champ, » à d'unanimes acclamations.

Un autre sage, un vieillard, accompagné d'un jeune homme, voulut ensuite entrer dans le temple, et il réussit à se faire dispenser du bandeau, alléguant qu'il était aveugle et qu'il venait pour recouvrer la vue. Mais, arrivé devant l'autel, il « sauta légèrement sur lui, découvrit d'une main hardie la statue et l'exposa sans voile à tous les regards. Cet aspect fit frémir le philosophe, » tandis que les spectateurs, loin d'en être révoltés, ne virent dans l'horrible statue dévoilée, « au lieu d'un air de cruauté, qu'un enthousiasme céleste. » Cependant l'intrépide vieillard, qui s'en aperçut, s'efforçait de leur démontrer que c'était une folie que d'adorer des êtres encore plus malfaisants que nous. « Servez Celui qui veut que tous soient heureux, si vous voulez être heureux vous-mêmes, » leur disait-il, quand il fut interrompu à grand bruit par les ministres du culte. « Ils demandèrent au peuple justice de cet ingrat qui, pour prix d'avoir recouvré la vue sur l'autel de la déesse, osait en profaner la statue et en décrier le culte. Aussitôt tout le peuple se jeta sur lui, prêt à le mettre en pièces ; mais les ministres, voyant sa mort assurée, voulurent la revêtir d'une forme juridique et le firent condamner par l'assemblée à boire l'eau verte. »

Après avoir vidé la coupe avec sérénité, le sage « s'entretint paisiblement avec ses amis de l'immortalité de l'âme et des grandes vérités de la nature. » Mais sa dernière parole laissa dans l'esprit du philosophe un doute pénible : il se demanda toujours si elle avait un sens allégorique où si elle était un simple acte de soumission au culte légal.

Il n'en restait pas moins bien renseigné sur la difficulté de la tâche qu'il s'était proposé d'entreprendre. Il se rendait compte du véritable état religieux de l'humanité et de l'insuffisance des efforts déjà tentés par d'héroïques sages pour l'éclairer et la rendre meilleure. Mais l'histoire lui réservait encore un enseignement suprême, tout autrement consolant et encourageant.

§ 3. Jésus-Christ.

« Frappé de tout ce qu'il venait de voir, le philosophe réfléchissait profondément sur ces terribles scènes, quand tout à coup une voix se fit entendre dans les airs, prononçant distinctement ces mots : *C'est ici le fils de l'homme ; les cieux se taisent devant lui, terre, écoutez sa voix !*

Alors, levant les yeux, il aperçut sur l'autel un personnage dont l'aspect imposant et doux le frappa d'étonnement et de respect : son vêtement était populaire, mais son regard était céleste. Ses traits avaient je ne sais quoi de sublime, où la simplicité s'alliait à la grandeur, et l'on ne pouvait l'envisager sans se sentir pénétré d'une émotion vive et délicieuse qui n'avait sa source dans aucun sentiment connu des hommes. « *O mes Enfants, dit-il, je viens expier et guérir vos erreurs ; aimez celui qui vous aime, et connaissez celui qui est !* »

A l'instant, saisissant la statue, il la renversa sans effort, et montant sur le piédestal avec aussi peu d'agitation, il semblait prendre la place qui lui appartenait.

« Son air, son ton, son geste causaient dans l'assemblée une extraordinaire fermentation ; le peuple en fut saisi jusqu'à l'enthousiasme, les ministres en furent irrités jusqu'à la fureur, mais à peine étaient-ils écoutés. L'homme populaire et ferme, en prêchant une morale divine, entraînait tout : tout annonçait une révolution, il n'avait qu'à dire un mot, et ses ennemis n'étaient plus. Mais celui qui venait détrôner la sanguinaire intolérance n'avait garde de l'imiter ; et le peuple dont toutes les passions sont des fureurs, en devint moins zélé, et négligea de le défendre, en voyant qu'il ne voulait point attaquer.

Après le témoignage de force et d'intrépidité qu'il venait de donner, il reprit son discours avec la même douceur qu'au-paravant. Son parler était simple et pourtant profond et sublime ; sans étonner l'oreille, il nourrissait l'âme : c'était du lait pour les enfants et du pain pour les hommes. Les génies les moins proportionnés entre eux le trouvaient également à leur portée. Il ne fallait que l'entendre une fois pour être

persuadé : on sentait que le langage de la vérité ne lui coûtait rien, parce qu'il en avait la source en lui-même. »

C'est bien ici qu'il faut revenir sur le mystérieux rayon qui a joué un rôle si important et si bienfaisant dans la méditation du philosophe. « Un trait me frappe et me semble une lumière, dit Ern. Naville. Le philosophe s'endort dans la pensée « flatteuse pour l'orgueil humain, » d'être le révélateur de Dieu. Il trouvera sa gloire dans le bien qu'il est appelé à faire. Cette idée de l'orgueil forme la transition des deux parties » (nos deux sections) « de l'Allégorie. Est-ce sans intention ? Il ne le semble pas. Que signifie le songe, c'est-à-dire l'histoire du genre humain ? La révélation de Dieu est dès longtemps accomplie. L'orgueil du rêveur sera abaissé par cette découverte. Il y a là une liaison d'idées sinon évidente, au moins très probable. Voici comment on peut l'entendre : le rayon de lumière qui a éclairé le philosophe est un rayon émané de Celui qui a rendu témoignage à la vérité, comme la possédant par lui-même : c'est ce que le songe révèle. Ce rayon obscurci par les ténèbres d'un « siècle sans foi¹, » sort des nuages et brille comme une clarté nouvelle et subite aux yeux de l'âme modeste, aimant mieux recevoir la vérité avec gratitude, que de décorer du nom de philosophie une recherche présomptueuse et sans résultat. »

Le grand enseignement donné au philosophe était assurément celui-ci : Jésus a fait ce qui était absolument au-dessus de la puissance des sages ; il a renversé l'édifice monstrueux du paganisme en faisant toujours plus triompher dans l'humanité la vérité sur Dieu et sur ces religieux mystères que la raison humaine ne saurait que confirmer. C'est Jésus qui les a révélés avec une incomparable puissance.

Il me semble cependant que, dans la vision, ce qui est peut-être le plus en saillie, ce n'est pas seulement l'œuvre révélatrice du Seigneur Jésus, mais aussi la divinité de sa personne ; elle ressort de tous les traits.

Rappelons d'abord la voix qui se fait entendre dans les

¹ Dans une lettre du 14 février 1769, Rousseau écrit : « Jésus que ce siècle sans foi a méconnu, parce qu'il est indigne de le connaître. »

airs, prononçant distinctement ces mots : *C'est ici le fils de l'homme ; les cieux se taisent devant lui ; terre, écoutez sa voix !* C'est donc à la terre entière qu'elle est destinée et avant d'y retentir, elle était déjà bien connue des cieux.

La voix qui se fit entendre dans les airs était en quelque sorte la contre-partie de l'inscription de l'horrible temple : *Peuples, accourez tous et servez les Dieux de la terre !* Et quel contraste n'y avait-il pas là ! L'inscription était de fabrique humaine et mensongère ; les dieux de la terre n'étaient eux-mêmes que mensonges. La voix venait réellement du ciel, et elle annonçait la présence visible du Fils unique du vrai Dieu, du Dieu vivant. Pareille avait été déjà celle que jadis on avait ouïe sur les bords du Jourdain et sur la montagne de la Transfiguration.

Le Fils unique de Dieu est ici désigné par le titre mystérieux de Fils de l'homme, mais on se tromperait fort en y voyant la simple désignation de Jésus comme homme, si parfait qu'il pût être. L'expression est prise dans le sens auguste qu'elle avait dans la fameuse prophétie de Daniel et qu'elle a si souvent dans nos Evangiles. Ce qui le montre péremptoirement, ce sont les mots qui l'accompagnent : « les cieux se taisent devant lui, » et tout ce qui suit.

Relevons-y quelques détails. Le Fils de l'homme apparaît de suite sur l'autel lui-même, et son aspect imposant et doux frappe d'étonnement et de respect. Son regard est céleste. Son visage a je ne sais quoi de sublime, où la simplicité s'allie à la grandeur. Rien qu'en le voyant, on éprouve une émotion vive et délicieuse qui n'a sa source dans aucun sentiment connu des hommes. La première parole qu'il prononce est celle-ci : « O mes Enfants ! je viens expier et guérir vos erreurs. » Il s'adresse d'emblée aux hommes, non pas comme ses frères, mais comme ses Enfants. C'est en Père qu'il leur parle. Et aussitôt il saisit l'infâme statue et la renverse sans effort; puis, de l'autel où il était, il monte lui-même au-dessus, sur le piédestal, et il s'y installe comme à sa vraie place. — La morale qu'il enseigne est une morale divine. Son parler est dans sa simplicité profond et sublime, également à

la portée de tous. Il ne faut que l'entendre une fois pour être persuadé : on sent que le langage de la vérité ne lui coûte rien, parce qu'il en a la source en lui-même.

Je suis aussi très frappé de la première parole prononcée par le Fils de l'homme : « O mes Enfants ! je viens expier et guérir vos erreurs. » Ces erreurs ne peuvent être simplement des opinions erronées, des erreurs de l'intelligence. On n'a pas à expier de pareilles erreurs, qui ne sont en elles-mêmes ni immorales ni coupables. On ne peut avoir à expier que ce qui mériterait une punition, que ce qui implique la coopération de la volonté et du cœur, c'est-à-dire une désobéissance à Dieu, une violation de sa loi. Le vrai sens du mot erreur me semble être ici celui d'égarement, se rapportant à la conduite entière et supposant une détermination de la volonté. Rousseau lui-même rapproche du mot erreur celui de s'égarer, quand il écrit dans la *Nouvelle Héloïse* : « Vous avez corrigé ou supporté mes erreurs quand je me suis égaré, », et, dans la *Lettre à M. de Beaumont* : « J'ai prouvé que les écarts de la jeunesse, qu'on se plaint de ne pouvoir réprimer par ces moyens, en étaient l'ouvrage. Dans quelles erreurs, dans quels excès, abandonnée à elle-même, ne se précipiterait-elle donc pas ? La jeunesse ne s'égare jamais d'elle-même ; toutes les erreurs lui viennent d'être mal conduite. » Il écrit aussi dans la même Lettre : « La raison nous dit qu'un homme n'est punissable que pour les fautes de sa volonté, » et plus loin : « Tel homme, stupide et grossier, quoique simple et vrai, tel esprit sans erreur et sans vice, peut par une ignorance involontaire, ne pas remonter à l'auteur de son être et ne pas concevoir ce qu'est Dieu, sans que cette ignorance le rende responsable d'un défaut auquel son cœur n'a point consenti¹. »

« Je viens expier et guérir vos erreurs » signifie donc en bon français : je viens, innocent, souffrir pour vous, cou-

¹ Œuvres, Genève, 1782. *Nouvelle Héloïse*, t. III, p. 281. *Lettre à M. de Beaumont*, p. 39, 54, 59.

pables, désarmer à votre égard la sainte justice de Dieu, vous le rendre, dans sa miséricorde, propice, favorable, — et en même temps guérir vos âmes de la maladie du péché, vous en affranchir, vous remettre sur la bonne voie, en un mot, vous sanctifier.

Après avoir ainsi annoncé la « Bonne Nouvelle, » le Fils de l'homme ajoute : « Aimez celui qui vous aime et connaissez celui qui est » et cette seconde parole complète et enrichit encore la précédente. L'œuvre d'expiation et de guérison opérée par le Fils de l'homme, est une œuvre d'amour et, avant tout, l'œuvre de *Celui qui est*, la manifestation suprême de son amour. L'ensemble de la solennelle déclaration rappelle ainsi une des plus touchantes et des plus augustes paroles du Seigneur Jésus (Jean III, 16, et aussi 1 Jean IV, 3-5; 2 Cor. V, 18, 19).

Il est vrai qu'ensuite il n'est plus question de la mort du Fils de l'homme, mais seulement de sa doctrine, de l'enthousiasme qu'il excita d'abord dans le peuple et qui fit place à l'indifférence, quand on le vit n'employer, pour accomplir sa mission, que des moyens spirituels, malgré l'irritation croissante des Pharisiens. Ce silence surprend d'autant plus que dans ce qui précède, il avait été explicitement parlé de la mort tragique des deux sages qui avaient combattu vainement le paganisme. Ce double supplice semblait appeler, pour la continuation du parallèle, un ample retour sur la mort du Seigneur.

On peut supposer à cet égard que l'Allégorie n'a pas été achevée par son auteur, comme l'état de la seconde partie du manuscrit, chargée de ratures et de corrections, surtout vers la fin, pourrait le confirmer. Mais Ern. Naville, après avoir eu cette impression, a fini par « incliner à admettre avec Sainte-Beuve, que l'Allégorie était bien terminée. Le philosophe, dit-il, cherche et ne trouve pas la vérité par lui-même : il la rencontre et, suivant le rayon jusqu'à son origine, il arrive à la parole qui a fait connaître « Celui qui est. » La fin répond au commencement. L'assurance du Fils de l'homme, ayant la source de la vérité en lui-même, est la réponse aux

doutes de la philosophie impuissante en face de la nature et satisfaite par une vérité qu'elle confirme après l'avoir acceptée. Nous avons sous les yeux un traité de la méthode pour arriver à l'acquisition de la vérité religieuse, et ce traité est achevé. »

Je comprends ce point de vue, mais il ne me suffit pas. Pour être véritablement terminée, l'Allégorie demandait encore un développement sur la mort de Christ. Ce n'est pas seulement par sa vie et par son enseignement que Jésus a renversé le paganisme et fondé la véritable religion, c'est aussi, et essentiellement, par sa mort, par sa mort expiatoire, que Jean-Jacques a tout au moins entrevue. Seulement, il est certain que, pour que cette mort fût de nouveau présentée et qu'elle le fût comme elle devait l'être, avec sa pleine signification, il fallait qu'elle fût associée à la résurrection qui l'a suivie. Or il est à craindre que sur ce point la foi de Jean-Jacques ne fût encore suffisamment ni éclairée, ni affermée.

Il parle bien quelque part de l'Ascension du Seigneur, il la souligne même comme étant de grande importance. « Quoi donc, dit-il dans les *Lettres écrites de la montagne*, celui qui n'admet pas tous les miracles, rejette-t-il tous les miracles? Et faut-il croire à tous ceux de la légende pour croire à l'Ascension de Christ? » Mais il semble que Rousseau devait mieux comprendre celle-ci que la Résurrection. Dans ce que j'ai lu de lui, je ne l'ai vu nulle part l'affirmer. Je le vois, au contraire, « nier, » malgré Mat. XII, 40¹, que le renouvellement du « signe de Jonas, » dont parlait le Seigneur, s'explique par une allusion à sa résurrection, et opposer à ce verset le suivant et Luc XI, 30, 32. Le premier de ces quatre versets, selon lui, s'explique tout au plus par la mort de Jésus : « Or, dit-il, la mort d'un homme n'est pas un miracle; ce n'en est pas même un qu'après avoir resté trois jours dans la terre, un corps en soit retiré. Dans ce passage il n'est pas

¹ « Car de même que Jonas fut dans le ventre de la baleine trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'homme sera dans le cœur de la terre trois jours et trois nuits. »

dit un mot de la résurrection. » Je vois aussi Jean-Jacques douter de la résurrection de Lazare en disant, entre autres, qu' « il y a eu peut-être exagération de saint Jean et qu'un mort peut n'être pas mort¹. »

A l'époque de Rousseau, la tendance de maints théologiens à Genève et ailleurs était, en fait d'apologétique actuelle, moderne, d'attribuer beaucoup trop d'importance aux miracles du Nouveau Testament, et beaucoup trop peu soit à ce qu'il y a dans le christianisme de plus essentiel, central, vital, soit aux preuves internes et d'expérience. On gravitait vers cette étrange conception d'après laquelle notre sainte religion ne serait guère que la religion dite naturelle, garantie par les miracles des Evangiles².

Contre cette tendance Rousseau réagissait, à quelques égards, fort heureusement, mais, par contre, il n'échappait pas à un autre extrême. Dans les *Lettres écrites de la montagne*, il a dit au sujet des miracles : « Quant à moi, je vois des faits attestés dans les saintes Ecritures, cela suffit pour arrêter sur ce point mon jugement. S'ils étaient ailleurs, je rejette ces faits, ou je leur ôterais leur caractère de miracles ; mais parce qu'ils sont dans l'Ecriture, je ne les rejette point. Je ne les admets pas non plus, parce que ma raison s'y refuse et que ma décision sur cet article n'intéresse point mon salut. Nul chrétien judicieux ne peut croire que tout soit inspiré dans la Bible, jusqu'aux mots et aux erreurs. » Et ailleurs : « Remarquez bien qu'en supposant tout au plus quelque amplification dans les circonstances, je n'établis aucun doute sur le fond des faits.... Jésus, éclairé de l'esprit de Dieu, avait des lumières si supérieures à celles de ses disciples, qu'il n'est pas étonnant qu'il ait opéré des multitudes

¹ *Oeuvres*, Genève 1782, *Lettres écrites de la montagne*, p. 140, 103, 120 et 121.

² Moulou écrivait à Jean-Jacques, au sujet de l'*Emile*, le 15 mars 1762 : « Voilà pourquoi je crains que votre ouvrage ne soit dangereux à Genève (bien qu'il soit très bon à Paris), c'est que notre religion n'est que la religion naturelle confirmée par des miracles, seule raison du peuple en fait de religion. » (*J.-J. R., ses amis et ses ennemis. Correspondance publiée par G. Streckeisen-Moulou*, 1865, t. I, p. 28.) Etc.

de choses extraordinaires où l'ignorance des spectateurs a vu le prodige qui n'y était pas. A quel point, en vertu de ses lumières, pouvait-il agir par des voies naturelles, inconnues à eux et à nous? Voilà ce que nous ne savons point et ce que nous ne pouvons savoir. Les spectateurs des choses merveilleuses sont naturellement portés à les écrire avec exagération. Là-dessus on peut, de très bonne foi, s'abuser soi-même en abusant les autres¹. »

D'autre part, Jean-Jacques a écrit dans sa *Lettre à M. de Beaumont* (p. 148) une page très remarquable qu'il est important de rappeler: « *Cependant (dites-vous), l'auteur ne croit à l'authenticité de l'Evangile qu'en vertu des témoignages humains.* Vous vous trompez, monseigneur, il la reconnaît en conséquence de l'Evangile et de la sublimité que j'y vois, sans qu'on me l'atteste. Je n'ai pas besoin qu'on m'affirme qu'il y a un Evangile lorsque je le tiens. *Ce sont toujours des hommes qui lui rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté.* Et point du tout; on ne me rapporte point que l'Evangile existe; je le vois de mes propres yeux, et quand tout l'univers me soutiendrait qu'il n'existe pas, je saurais très bien que tout l'univers ment ou se trompe. *Que d'hommes entre Dieu et lui?* Pas un seul. L'Evangile est la pièce qui décide, et cette pièce est entre mes mains. De quelque manière qu'elle y soit venue, et quelque auteur qui l'ait écrite, j'y reconnaîs l'esprit divin; cela est immédiat autant qu'il peut l'être; il n'y a point d'hommes entre cette preuve et moi; dans le sens où il y en aurait, l'historique de ce saint Livre, de ses auteurs, du temps où il a été composé, etc., rentre dans les discussions de critique où la preuve morale est admise. Telle est la réponse du vicaire Savoyard. »

Si Rousseau eut de la peine à admettre la réalité de la résurrection du Seigneur, ce n'est pas seulement à cause de la difficulté qu'il éprouvait à concevoir les miracles, et de l'erreur que de son temps on commettait généralement en les attribuant à des suspensions ou à des violations des

¹ *Lettres écrites de la montagne*, p. 141, 123.

lois de la nature. Pour comprendre cette résurrection dans sa vraie signification, il eût fallu qu'il se fît une plus haute idée de l'importance de l'enseignement apostolique depuis la Pentecôte, qu'il l'envisageât comme un complément essentiel et inspiré de l'enseignement du divin Maître, surtout quant à sa mort et à sa résurrection, et Jean-Jacques n'en était pas encore là : il se sentait plus attiré par saint Jacques que par saint Paul et saint Jean¹. Il eût fallu en particulier qu'il fût arrivé à comprendre que la mort, c'est-à-dire le passage de la vie terrestre à la vie à venir, telle que nous le connaissons d'ordinaire, n'est point un élément essentiel de la vie humaine dans son état normal, qu'elle est au contraire le salaire du péché, comme l'enseigne la Bible entière, et

¹ Il dit en décrivant ce que seraient des chrétiens selon la profession de foi du *Vicaire savoyard* : « Ce ne seraient pas, si l'on veut, des chrétiens à la mode de saint Paul, qui était naturellement persécuteur et qui n'avait pas entendu Jésus-Christ lui-même ; mais ce seraient des chrétiens à la mode de saint Jacques, choisi par le Maître en personne et qui avait reçu de sa propre bouche les instructions qu'il nous transmet. » Rousseau se trompe en parlant de l'auteur de l'Epître de Jacques comme ayant été un des douze ; c'était, comme Jude, un frère du Seigneur, et s'il devint apôtre, ce fut un apôtre surnuméraire, comme saint Paul.

Ailleurs, Jean-Jacques, relevant avec sa *maëstria*, un trait du caractère du Seigneur, trop laissé dans l'ombre, s'exprime ainsi : « Je ne puis m'empêcher de dire qu'une des choses qui me charment dans le caractère de Jésus, n'est pas seulement la douceur des mœurs, la simplicité, mais la facilité, la grâce et même l'élégance. Il ne fuyait pas les plaisirs, ni les fêtes, il allait aux noces, il voyait les femmes, il jouait avec les enfants, il aimait les parfums, il mangeait chez les financiers. Ses disciples ne jeûnaient point ; son austérité n'était point fâcheuse. Il était à la fois iudgent et juste, doux aux faibles et terrible aux méchants. Sa morale avait quelque chose d'attrayant, de caressant, de tendre ; il avait le cœur sensible, il était homme de bonne société. Quand il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable. » Puis Rousseau continue en disant : « Certains passages de saint Paul, outrés ou mal entendus, ont fait bien des fanatiques, et ces fanatiques ont souvent défiguré et déshonoré le christianisme. Si l'on s'en fût tenu à l'esprit du Maître, cela ne serait pas arrivé. Qu'on m'accuse de n'être pas toujours de l'avis de saint Paul, on peut me réduire à prouver que j'ai quelques raisons de n'en pas être. »

Quant à saint Jean, il dit, bien légèrement, de son récit de la résurrection de Lazare : « Ceci peut être une exagération, et ce n'est pas la plus forte que saint Jean ait faite : j'en atteste le dernier verset de son Evangile. » (*Lettres écrites de la montagne*, p. 43, 147-148, 120-121.)

Rousseau, avec tant d'autres chrétiens de son temps, n'était point du tout au clair sur ce point. Il eût fallu aussi que son individualisme excessif ne l'empêchât pas de reconnaître la grande solidarité humaine, qui s'est manifestée au plus haut degré en Adam et en Christ, mais là encore Rousseau était trop de son siècle.

Il me semble donc que l'Allégorie, pour être réellement achevée, aurait dû reparler, et explicitement, de la mort de Christ, suivie de sa résurrection, comme aussi de sa glorieuse ascension. Ainsi seulement le parallèle entre les vains efforts des deux sages de la vision et la pleine victoire de Jésus, aurait pu être mené jusqu'au bout. Rousseau en eut probablement plus ou moins conscience, et si son œuvre en réalité est restée incomplète, c'est que même alors il n'était pas en état de la compléter, il n'aurait pu le faire qu'après avoir reçu de nouvelles lumières sur la vérité chrétienne. Mais ce qu'il était arrivé à bien connaître, comme il le saisissait, comme il le sentait! Et comme il excellait à l'exprimer, même à le peindre!

Il ne faut pas non plus perdre de vue que la seconde partie du manuscrit présente toujours plus le caractère d'un brouillon et que cette œuvre littéraire, philosophique et religieuse, très vraisemblablement la dernière de Jean-Jacques, fut composée bien près de sa mort. « J'estime donc, dit Ern. Naville, comme conclusion de ses recherches sur ce point spécial, que l'Allégorie a été écrite dans la seconde moitié de 1777 ou dans les premiers mois de 1778, c'est-à-dire dans la dernière année de la vie de Rousseau, » qui mourut subitement le 2 juillet 1778. Je crois même qu'on peut aller plus loin, et j'espère montrer qu'elle dut être composée pendant le séjour de Jean-Jacques à Ermenonville, c'est-à-dire du 20 mai au 1^{er} juillet 1778, et plus près du 1^{er} juillet que du 20 mai.
